Recherches anglaises et nord-américaines

56 | 2022
Transmission, transposition, transformation dans l'Angleterre de la première modernité

Méthodes d'instruction princière dans *Minerva Britanna* de Henry Peacham (1612)

Cezara Bobeica

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ranam/545
DOI : 10.4000/ranam.545
ISSN : 3000-4411

Éditeur
Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2022
Pagination : 25-42
ISBN : 9791034401444
ISSN : 0557-6989

Référence électronique
Cezara Bobeica, « Méthodes d'instruction princière dans *Minerva Britanna* de Henry Peacham (1612) », *Recherches anglaises et nord-américaines* [En ligne], 56 | 2022, mis en ligne le 01 février 2024, consulté le 08 février 2024. URL : http://journals.openedition.org/ranam/545 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ranam.545

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Méthodes d'instruction princière dans *Minerva Britanna* de Henry Peacham (1612)

Cezara Bobeica♦

Minerva Britanna, livre d'emblèmes de Henry Peacham, paraît en 1612 sous les presses de Walter Dight (1590-1627), imprimeur spécialisé dans les ouvrages avec des gravures. Les emblèmes du recueil obéissent à la structure tripartite (*emblema triple*) initiée par Heinrich Steiner en 1531 lorsqu'il édita les *Emblemata* d'Andrea Alciat : un *motto*, c'est-à-dire un titre bref, généralement en latin, une image symbolique (*pictura*) et une épigramme, ou glose, censée expliciter la relation entre les divers éléments de l'emblème. La portée didactique est essentielle au genre emblématique car les auteurs cherchaient en premier lieu à éduquer le lecteur en matière de morale, de politique ou encore de religion. *Minerva Britanna* est en cela un bon exemple, Peacham ayant fait le choix de transposer en emblèmes certains passages du *Basilikon Doron*, traité de morale politique rédigé en 1599 par Jacques, alors roi d'Écosse, à l'attention de son fils Henri et qui porte sur les différents devoirs du monarque. Plus qu'un traité d'éducation, le *Basilikon Doron* est le testament politique du roi Jacques car les leçons qu'il transmet à son fils sur la meilleure façon de gouverner s'inscrivent dans une logique de passation de pouvoir, Henri étant l'héritier du trône[1]. En présentant son recueil comme un prolongement du projet éducatif de Jacques, Peacham se pose ainsi en tuteur et conseiller du jeune Henri et entend transmettre au prince héritier des préceptes moraux et politiques, l'auteur allant même jusqu'à prétendre à la paternité royale de ses emblèmes dans l'adresse à Henri :

♦ Cezara Bobeica, *SEARCH (UR 2325), Université de Strasbourg.*

1 Le prince héritier meurt d'une fièvre typhoïde le 8 décembre 1612, laissant Peacham et le royaume dans un grand désarroi. *Minerva Britanna* est entré au Stationers' Register le 9 août 1611, il est donc tout à fait plausible qu'Henri ait eu le recueil entre les mains.

> Howsoever the world shall esteeme [mine Emblemes] in regard of their rude and homely attire, for the most part they are Roially discended, and repaire into your owne bosome (farre from the reach of Envie) for their protection. For in truth they are of right your owne, and no other then the substance of those Divine Instructions, his Majestie your Royall Father præscribed unto you, your guide […] to a virtuous & true happy life. […] wherein, as neere as I could, I observed the Method of his Majesties BASILICON DORON […]. (Peacham, 1612 : A2)

C'est par l'habile conjonction entre textes et images que Peacham entend instruire le jeune prince qui eut entre les mains le manuscrit colorié du recueil d'emblèmes de 1610. *Minerva Britanna* s'apparente dès lors à un manuel d'instruction dont les leçons, véritables condensés de culture humaniste, puisent à la fois dans des sources bibliques, antiques ou patristiques, et sont d'autant plus efficaces qu'elles demandent un effort herméneutique de la part du lecteur qui doit composer le ou les sens. Peacham décline notamment plusieurs aspects de la charge royale et présente les devoirs qui incombent au monarque pour assurer le « bien commun » à ses sujets, idée que Thomas Elyot théorisa sous le terme de « commonwealth » dans son traité *The Book of the Governour* en 1531. Parmi les leçons politiques présentées dans les emblèmes, je souhaite m'intéresser ici à celles qui portent sur le meilleur moyen d'obtenir l'adhésion du peuple, à savoir la crainte ou l'amour, afin de montrer les conditions requises pour obtenir l'obéissance volontaire. Pour cette démonstration, d'inspiration machiavélienne, Peacham transpose dans les emblèmes diverses méthodes didactiques qui assurent la transmission de leçons morales et politiques. Cette contribution déroulera donc la méthode peachamienne d'instruction morale pour détourner le jeune prince de potentielles dérives du pouvoir et l'orienter vers un règne juste et œuvrant au bien commun.

Allégorisation des vicissitudes de la tyrannie

La transmission d'un enseignement est d'autant plus aisée qu'il emporte l'adhésion de l'apprenant en conjuguant plaisir et instruction. Le principe aristotélicien du *placere, movere et docere* est au cœur de la méthode d'instruction emblématique car les leçons sont transmises sous forme d'images symboliques, véritables énigmes que le lecteur doit décoder et qui donnent accès à des sens de nature essentiellement éthique. L'emblème, cette « parleuse muette » selon le mot de Claude-François Ménestrier (1662 : 1), est un moyen didactique efficace car, par la médiation de la vue, l'âme est frappée directement et durablement. L'image emblématique donne ainsi à voir le vice ou la vertu et agit sur l'observateur en l'obligeant à interroger le sens de la structure tripartite et à réfléchir sur la conduite à tenir. L'éloquence silencieuse des emblèmes est assurée par la

mémoire des textes lus car le lecteur doit mobiliser son savoir et faire parler l'image muette en décryptant le palimpseste intertextuel et intericonique sur la page. Les emblémistes puisent en effet dans une grande variété de sources dont la connaissance assure pour le lecteur le passage de la représentation à la figuration qui lui permet ensuite de tirer des leçons morales. Ces leçons sont pour la plupart présentées sous forme d'allégorie : vices et vertus sont personnifiés par des figures humaines, mais prennent également la forme d'animaux qui apparaissent sur les images et dans les épigrammes. La signification morale des animaux est assurée par toute une série de textes anciens, notamment l'*Histoire naturelle* de Pline, mais aussi les Fables d'Ésope, les bestiaires, les dictionnaires iconologiques, héraldiques et mythographiques. Le processus de moralisation des animaux dans les emblèmes s'inscrit dans une réflexion humaniste qui intègre la pensée aristotélicienne sur l'intelligence des animaux et questionne le dogme chrétien de la supériorité de l'homme (voir à ce sujet Chardin, 2020). En observant le comportement des animaux, l'homme peut y découvrir des leçons qu'il peut adapter à sa propre vie afin de faire les bons choix, qu'ils soient de nature éthique ou politique. La lecture des emblèmes s'apparente en cela à une méditation silencieuse de type profane car le décodage symbolique des images, à la manière de la méditation religieuse, conduit à une intériorisation des enseignements.

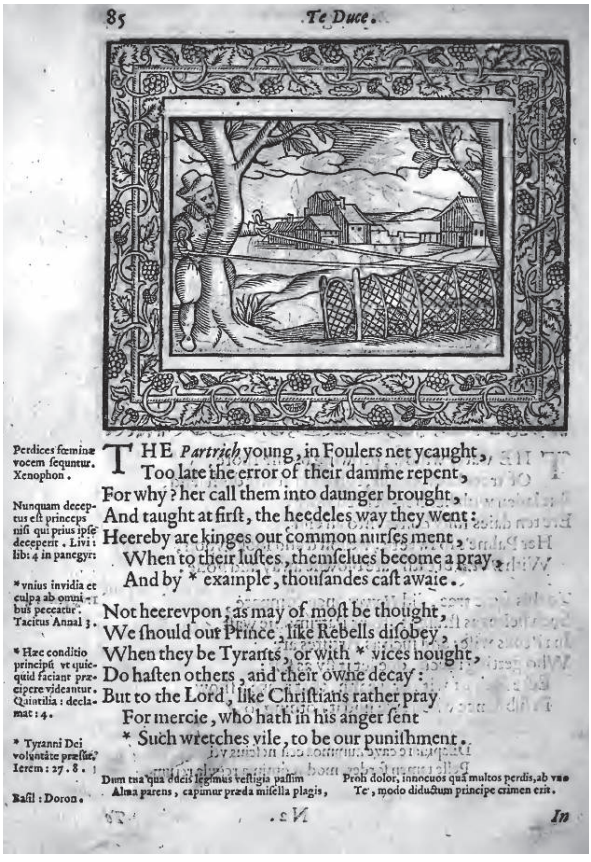
C'est par l'exemple des animaux, et notamment de la relation entre les prédateurs et leurs proies, que Peacham encourage le prince Henri à méditer sur les méfaits de la tyrannie et la vulnérabilité des despotes. La relation entre le tyran et ses sujets est décrite comme anthropophage car le despote, tel une bête féroce, se repaît de ses sujets, proies vulnérables qui lui doivent obéissance en toutes circonstances. L'emblème *Te Duce* (Peacham, 1612 : 85, ill. 1), illustration d'un passage du *Basilikon Doron* dans lequel Jacques décrit les tyrans comme des prédateurs[2] (Craigie, 1944 : 55), s'apparente à un court apologue dont le prince héritier peut tirer des leçons politiques. La *pictura* représente un homme, caché derrière un arbre, prêt à actionner un piège pour attraper de jeunes perdreaux en imitant le son de leur mère. L'image des jeunes perdreaux, empruntée à un passage des *Memorabilia* de Xénophon (1873 : 32), donne à voir les sujets sous les traits des oiseaux qui suivent leur mère, tandis que le tyran est comme l'oiseleur qui a usurpé le rôle de parent et dont le crime est d'autant plus condamnable qu'il abuse de la confiance de ses propres enfants ainsi que le montre l'épigramme latine :

> Dum tua qua ducis legimus vestigia passim
> Alma parens, capimur præda misella plagis,
> Proh dolor, innocuos qua multos perdis, ab uno
> Te, modo diductum principe crimen erit.

2 « [The usurping Tyrant] thinketh his people ordayned for him, a pray to his passions & inordinate appetites, as the fruites of his magnanimitie ».

> While we follow your footsteps, nurturing parent, far and wide wherever you lead, we are caught as a wretched prey in the net. Oh what sorrow, how many innocent people you destroy: because of just you alone as leader, wrong you spread. (Young, 1998 : 129)

L'emblémiste souligne la double responsabilité des rois, à la fois politique et morale, car les sujets sont non seulement victimes du mauvais comportement des despotes mais ceux-ci les entraînent également sur le chemin du vice.Une citation placée dans la marge gauche de l'emblème, attribuée à Tite-Live, mais en réalité tirée du *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune, montre que, le plus souvent, les rois sont les véritables instigateurs du vice au sein du royaume : « Nunquam deceptus est princeps nisi qui prius ipse deceperit », « […] jamais prince n'a été trompé, sans avoir d'abord trompé lui-même » (Pline le Jeune, 1829 : 349). Dans un gouvernement despotique, le roi qui devrait agir comme un père envers ses sujets se transforme en bête féroce et malmène son peuple, ainsi que le souligne une note biblique dans la marge d'un autre emblème (*Et minimi vindictam*,


85 Te Duce.

Perdices fœminæ vocem sequuntur. Xenophon.

THE *Partrich* young, in Foulers net ycaught,
Too late the error of their damme repent,
For why? her call them into daunger brought,
And taught at first, the heedeles way they went:
Heereby are kinges our common nurses ment,
When to their lustes, themselues become a pray:
And by * example, thousandes cast awaie.

Nunquam deceptus est princeps nisi qui prius ipse deceperit. Livi: libr. 4 in panegyr.

* vnius invidia et culpa ab omnibus peccatur. Tacitus Annal 3.

Not heerevpon, as may of most be thought,
We should our Prince, like Rebells disobey,
When they be Tyrants, or with * vices hought,
Do hasten others, and their owne decay:
But to the Lord, like Christians rather pray
For mercie, who hath in his anger sent
* Such wretches vile, to be our punishment.

* Hæc conditio principũ vt quicquid faciant præcipere videantur. Quintilia: declamat: 4.

* Tyranni Dei voluntate præsunt. Ierem: 27. 8.

Basil: Doron.

Dum tua qua ducis legimus vestigia passim, Alma parens, capimur præda miscella plagis,
Proh dolor, innocuos quã multos perdis, ab vno Te, modo diductum principe crimen erit.

In

Ill. 1 : *Te Duce*, Livre I, p. 85, Henry Peacham, *Minerva Britanna*, Londres, 1612. Reproduction avec l'aimable autorisation de Timothy Billings.

Peacham, 1612 : 144) : « Leo rugiens es Ursus eiuriens, princeps impius super populum pauperem », « Comme un lion rugissant et un ours affamé, ainsi est le méchant [prince] qui domine sur un peuple pauvre » (Proverbes 28 : 15). Les sujets sont captifs de la tyrannie et des abus du pouvoir car, même si les exactions des tyrans sont stigmatisées, l'obéissance des sujets ne souffre aucune exception, renforçant davantage la métaphore de prédation. Dans *Te Duce*, l'énonciateur se fait en effet le porte-parole du discours canonique sur l'obéissance absolue des sujets et partage la conception formulée par Jacques I^er^ dans son traité *The Trew Law of Free Monarchies* (1598) et dans les sermons élisabéthains, notamment dans « An Exhortation concerning good Order, and obedience to Rulers and Magistrates » et « An Homily against Desobedience and Willful Rebellion » (Rickey and Stroup, 1968).

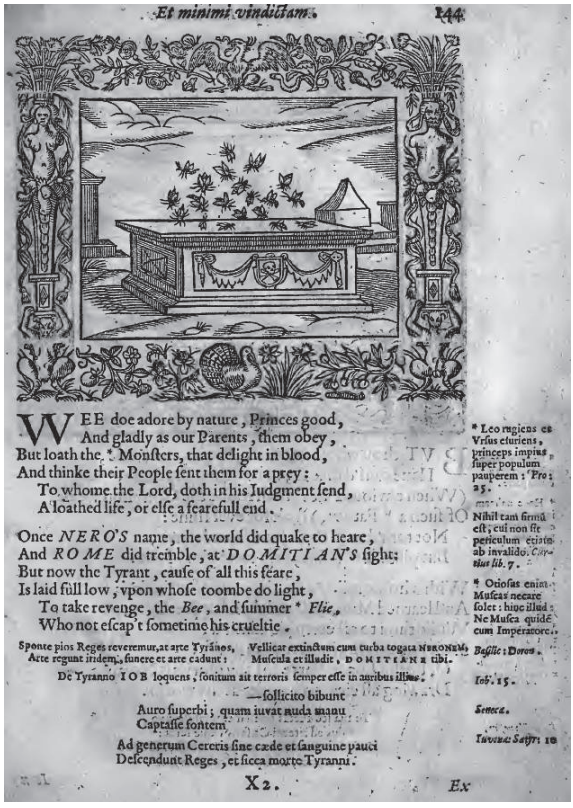
Dans *Te Duce*, Peacham invite donc le prince à méditer sur le sens de l'image et à s'émouvoir du sort terrible réservé aux oisillons innocents pour qu'il apprenne à aimer ses sujets plutôt que de les maltraiter. L'exemplarité des animaux dans les emblèmes est garantie par le recours à l'analogie, c'est-à-dire la recherche de ressemblance et de similitude entre les choses et les mots, qui constitue l'un des principes fondateurs de l'*épistémè* de la Renaissance (Foucault, 2005 : 36-38). L'allégorie et la moralisation des animaux sont mises au service d'une leçon en images qui visent à frapper durablement l'âme du jeune prince pour agir sur son esprit et le détourner du vice. Ces méthodes d'instruction sont consolidées par l'énonciation didactique pour démontrer qu'un règne fondé sur la terreur ne peut engendrer que la violence et se retourne invariablement contre le despote.

L'énonciation didactique : voix du peuple et de l'*auctoritas*

La voix de l'énonciateur, entendu comme instance de production de l'énoncé selon la définition de Ducrot (1985 : 204), prend en charge la dimension didactique et assure pour le lecteur le passage de la représentation à la figuration en explicitant le sens des figures symboliques. Dans *Minerva Britanna*, cette voix le plus souvent impersonnelle s'exprime grâce au pronom collectif « we » et s'adresse à un destinataire, « you », tout aussi impersonnel. Ce « nous » collectif établit une certaine complicité entre la voix poétique et le lecteur qui reçoit la leçon morale. Il arrive parfois qu'à la voix de l'énonciateur-pédagogue se superposent dans les gloses celles des allégories et, dans le paratexte, celles des auteurs canoniques, produisant ainsi un effet dialogique qui oblige le lecteur à un va-et-vient continuel entre *l'emblema triplex* et les marges. La démonstration didactique est dès lors d'autant plus percutante qu'elle est portée par une multitude de voix qui corroborent le message de l'emblème. L'énonciateur-pédagogue n'hésite ainsi pas à donner la parole aux sujets victimes des vicissitudes de leur souverain et invite le prince héritier à adopter une perspective inédite sur les abus du pouvoir. Usant

de la figure de la prosopopée dans l'épigramme, l'emblémiste fait parler mouches et abeilles, allégories des sujets, dans l'emblème *Et minimi vindictam* (Peacham, 1612 : 144, ill. 2), où la *pictura* donne à voir un tombeau majestueux survolé par des mouches. Celles-ci, insectes insignifiants, associés à la décadence du corps et à la putréfaction, ont néanmoins le dernier mot puisqu'elles volent au-dessus de la tombe du roi :

> WEE doe adore by nature, Princes good,
> And gladly as our Parents, them obey,
> But loath the Monsters, that delight in blood,
> And thinke their People sent them for a prey :
> To whome the Lord, doth in his Iudgment send,
> A loathed life, or else a fearefull end.
>
> Once NERO'S name, the world did quake to heare,
> And ROME did tremble, at DOMITIAN'S sight :
> But now the Tyrant, cause of all this feare,
> Is laid full low, upon whose toombe do light,
> To take revenge, the Bee, and summer Flie,
> Who not escap't sometime his crueltie. (Peacham, 1612 : 144)



Ill. 2 : *Et minimi vindictam*, Livre II, p.144, Henry Peacham, *Minerva Britanna*, Londres, 1612. Reproduction avec l'aimable autorisation de Timothy Billings.

Dans son dictionnaire des allégories et des symboles, intitulé *Hieroglyphica*, paru à Bâle en 1556, Piero Valeriano souligne que les mouches ont la force du nombre de leur côté et que même le puissant lion peut être terrassé par elles, dès lors que celles-ci l'assaillent par « troupeaux » (1576 : 12). Il est à remarquer que dans la version de l'emblème en couleurs de 1610 qui fut présentée à Henri, les mouches et les abeilles sur la *pictura* sont disposées sous forme pyramidale, les traces de crayon étant encore visibles sur le manuscrit. La forme pyramidale n'est pas anodine car les pyramides sont avant tout les monuments des rois et symboles de leur immortalité. La pyramide figure le pouvoir temporel, c'est notamment le cas dans l'emblème *Te stante, virebo* de Geoffrey Whitney : « The Piller great, our gratious Princes is » (1866 : 1). Chez Peacham, la disposition des mouches sous forme de pyramide dans le dessin de 1610 semble suggérer la prise de pouvoir par les mouches et il n'est pas étonnant que dans la version publiée de l'emblème, destinée à un plus large public, Peacham abandonne la forme trop connotée de la pyramide.

En donnant la parole aux sujets, l'emblème *Et minimi vindictam* invite également le prince à réfléchir sur la nature de l'obéissance dans un gouvernement tyrannique, obéissance volontaire pour un bon roi et obéissance contrainte pour un despote, comme le souligne l'épigramme latine :

> Sponte pios Reges reveremur, at arte Tyranos,
> Arte regunt itidem, funere et arte cadunt.
> Vellicat extinctum cum turba togata NERONEM,
> Muscula et illudit, DOMINITAN a tibi.
>
> We revere upright kings willingly, but tyrants by constraint. The latter also rule by force, and they fall to their deaths shortly [before their time]. So the mob in togas taunts the dead Nero, and the fly mocks you, O Domitian. (Young, 1998 : 153)

Compte tenu de la haine des sujets pour les oppresseurs, décrits comme de véritables monstres sanguinaires dans la première strophe de l'emblème *Et minimi vindictam*, la vie des tyrans est présentée comme misérable car ils sont contraints d'être constamment sur leurs gardes, contrairement aux rois bons qui jouissent d'une vie simple.

À la voix des sujets dans la glose se superposent celles de l'*auctoritas* pour mettre en garde les mauvais rois contre tout sentiment d'impunité en rappelant notamment que la plupart des tyrans sont morts de façon violente. La « marqueterie de signes » sur la page, selon la formule de Jean de Tournes (Alciat, 1615 : 5), est complétée par une « marqueterie de voix » (Jehl, 2018 : 132) derrière laquelle s'abrite celle de l'énonciateur pour délivrer des leçons politiques moins conventionnelles, notamment sur la vulnérabilité des despotes. C'est ainsi dans les marges des emblèmes, remplies de notes paratextuelles, que les auteurs

canoniques sont « cités à comparaître » (Compagnon, 2016 : 347) pour apporter la preuve qu'un règne fondé sur la peur ne peut conduire un despote qu'à sa perte. L'utilisation dans les emblèmes des *marginalia*, pratique héritée du Moyen-Âge, témoigne du poids encore écrasant du canon littéraire au début du XVII^e^ siècle et du regard porté sur le monde par le prisme du livre (Grafton, 2016). Donner à entendre les voix de l'*auctoritas* assure donc non seulement la véracité des témoignages apportés mais contribue de plus à l'édification morale du lecteur en modelant sa pensée et sa vision du monde.

Dans l'emblème *Et minimi vindictam*, les divers paratextes doivent donc servir de preuve contre le despotisme. La citation de Quinte-Curce souligne qu'aucun tyran, aussi terrible soit-il, n'est à l'abri d'être renversé par ses sujets : « Nihil tam firmu est, cui non fit periculum etiam ab invalido », « Rien de si fort qui n'ait à craindre quelque danger de l'être le plus faible » (Quinte-Curce, 1861 : 277). Le paratexte de l'emblème est complété par la citation de Juvénal, tirée de ses *Satires*, qui fait remarquer que rares sont les rois et les tyrans qui meurent de mort naturelle : « Ad generum Cereris sine cæde et sanguine pauci Descendunt Reges, et sicca morte Tyranni », « Peu de rois et de tyrans descendent chez le gendre de Cérès, sans que la hache ou le poignard n'ait ensanglanté leur mort » (Juvénal, 1803 : 217). Dans un autre emblème qui traite de la vulnérabilité des mauvais rois (*Status humanus*, 1612 : 76), Peacham donne à entendre la voix de Sénèque qui, à l'Acte III de sa tragédie *Hercule furieux*, fait état d'un témoignage direct du sort réservé aux tyrans par le peuple en colère : « Vidi cruentos carcere includi Duces, et impotentis terga plebeia manu scindi Tyranni », « J'ai vu des rois cruels plongés dans des cachots, et des tyrans impitoyables déchirés de verges par des mains plébéiennes » (Sénèque, 1834 : 73-75).

L'énonciation didactique est donc mise au service de l'édification morale du prince et d'autant plus efficace qu'elle est appuyée par les voix de l'*auctoritas*. Si Peacham se place du côté des sujets et donne à entendre leurs voix, il ne remet jamais en cause le système monarchique en tant que tel mais seulement ses dérives. L'emblémiste déplace ainsi les enjeux de la désobéissance jusque dans la postérité du monarque et prône l'obéissance sans réserve de son vivant. Par l'exemple des animaux, Peacham enseigne au jeune Henri que bien gouverner est un jeu d'équilibre subtil entre force et bienveillance et là où les bons monarques se distinguent des tyrans, c'est qu'ils usent de la peur non pas pour dominer leur peuple mais pour terrifier leurs ennemis, ainsi que le souligne l'emblème *Quem timuisti, timet* (1612 : 108) où le seul fait d'entendre le nom du souverain suffit à provoquer la terreur chez ces derniers : « Usurping Roome, standes now in aw of thee : / And trembles more, to heare thy Soveraignes name, / Then thou her Drummes, when valiant Cæsar came ». La réflexion de Peacham sur le bon usage de la force sans que celle-ci se transforme en tyrannie est à replacer dans le débat soulevé entre autres par Machiavel sur la meilleure stratégie à adopter en politique pour gouverner son peuple. Le secrétaire florentin recommande un usage nécessaire de la force afin de maintenir l'ordre et l'union. Cependant,

si Machiavel estime que la cruauté est acceptable, la haine doit absolument être évitée car « être craint et n'être pas haï sont deux choses qui peuvent très bien aller ensemble » (Machiavel, 1998 : 152). Les bons rois sont en effet considérés par leurs sujets comme des protecteurs tandis que les tyrans sont leurs geôliers. L'usage de la peur pour soumettre les sujets a par ailleurs des conséquences sur la nature de l'obéissance du peuple. Si les sujets obéissent à un tyran par la contrainte, ils obéissent volontiers à un bon roi.

Grâce à l'allégorisation du vice et à l'énonciation, la haine du despotisme est présentée dans un but didactique afin d'enseigner au prince Henri les dérives auxquelles peut conduire le pouvoir absolu et de l'exhorter, à travers les exemples fournis par les emblèmes, à devenir un roi juste et vertueux, seule voie possible vers l'obéissance volontaire et l'amour de ses sujets.

Préceptes bibliques et exemples antiques en vue de l'obéissance volontaire du peuple

L'art des emblèmes entretient des liens étroits avec le genre des miroirs aux princes dans la mesure où tous deux sont porteurs d'une dimension didactique et proposent une vision morale du monde. Les emblèmes politiques du *Minerva Britanna* s'inscrivent en effet dans le projet éducatif du *Basilikon Doron* et cherchent à décrire les qualités du prince idéal. Si c'est principalement dans le traité du roi Jacques que Peacham trouve les vertus princières qu'il décline dans les emblèmes, il puise également dans les fables, les mythes, mais aussi dans les sources bibliques et patristiques pour brosser le portrait du monarque idéal qu'il espère qu'Henri incarnera. La méthode peachamienne s'inspire en cela des préceptes humanistes qui redécouvrent les textes antiques et tentent de réconcilier les enseignements païens et chrétiens. *Minerva Britanna* illustre l'idée jacobéenne du roi comme lieutenant de Dieu sur terre (Craigie, 1944 : 4) et fournit au jeune prince des modèles bibliques pour sa conduite : du roi Salomon, Henri apprendra la sagesse et la prudence (*Salomonis prudentia*, 40), du roi David, la ferveur religieuse (*Psalmi Davidici*, 9) et le Christ lui enseignera entre autres la charité et l'amour de ses sujets (*Divina misericordia*, 189).

L'emblème *Undique flamma* (Peacham, 1612 : 52) est un bon exemple de leçon inspirée du modèle biblique car le prince héritier est appelé à être comme le Christ et à guider son peuple vers la vertu. Contrairement au tyran qui inspire la crainte et alimente les désirs de vengeance, l'emblème souligne à nouveau que les sujets suivent naturellement un roi qu'ils aiment et qu'ils admirent pour sa bonté et sa droiture morale. La *pictura* représente un cierge allumé et six bougies placées de part et d'autre pour prendre sa lumière. Le cierge allumé figure le monarque qui doit, par sa vertu, illuminer le chemin de ses sujets pour les conduire au salut, à la manière du Christ qui dit à ses disciples : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie »

(Jean 8 : 12). Sous l'épigramme anglaise est placé un quatrain en latin, tiré du manuscrit de 1610 et , inspiré d'un conseil du roi Jacques à son fils (Craigie, 1944 : 136-137)[3], qui insiste sur le devoir d'exemplarité du roi :

> Quo fugis imperii, quisquis moderaris habênas?
> Ceù procul illucens flamma benigna tuis,
> Lumina quæ reddas hinc inde imitamina morum
> Regis ad exemplum plebs numerosa rapit.
>
> Wherever you flee, and whoever you are who guide the reins of authority, you are like a fire giving light from afar and beneficent to your own people, and the radiance which you give off in every direction is seized by the multitude of commoners as a spur to their own behavior after the example of their king. (Young, 1998 : 152)

Toutefois, l'exigence d'imitation est si forte que même les erreurs peuvent devenir exemplaires comme le montre l'emblème *Te Duce* analysé plus haut. C'est dire le rôle primordial du regard et la puissance du mimétisme qui anime les sujets, comparés dans *Undique flamma* à des singes, reprenant ainsi un passage du *Basilikon Doron* (Craigie, 1944 : 52-23) : « For people, are like busie Apes inclin'd, / To imitate the Soveraignes manners still, / And to his Actions, frame their varieng mind […] » (Peacham, 1612 : 52). L'arrière-plan théologique informe ainsi le politique car le concept d'*Imitatio Christi* développé dans la théologie médiévale est adapté en politique, les sujets imitant leur roi, véritable parangon de la vertu. Pour Peacham, le bon prince est donc celui que décrit Érasme dans *L'éducation du prince chrétien* (1516), un monarque qui « s'inflige d'éternels soucis pour que les citoyens jouissent d'une tranquillité permanente. C'est à la qualité du seul prince qu'est suspendue la félicité publique » (2016 : 68).

À cette tradition biblique se greffe l'héritage antique et plusieurs emblèmes figurent des personnages célèbres comme allégories des vertus qu'un bon roi doit incarner. L'usage des mythes païens en lien avec la méthode allégorique s'inscrit dans l'idée de continuité culturelle entre l'Antiquité et la Renaissance comme l'a montré Jean Seznec dans son ouvrage *La Survivance des Dieux antiques* (1940). Les mythographes tels Lilio Gregorio Gyraldi, Natale Conti ou encore Vicenzo Cartari et Cesare Ripa ont contribué à fixer quelques-unes des allégories morales les plus célèbres. Les emblèmes de Peacham, fortement inspirés par cet arrière-plan humaniste, fonctionnent dès lors à la manière des *exempla* antiques et donnent non seulement à lire, mais également à voir la vertu incarnée en des

3 « And as your company should be a paterne to the rest of the people, so should your person be a lampe and mirrour to your company : giving light to your servants to walke in the path of vertue, and representing unto them such worthie qualities, as they should preasse to imitate ».

personnages de l'Antiquité. Alexandre le Grand est ainsi présenté comme un modèle de vertu pour le jeune prince, notamment dans l'emblème *Par Achillis, Puer une vinces* : « Thus, thus young Henry, like Macedo's sonne, / Ought'st thou in armes before thy people shine » (1612 : 17). Dans un autre emblème intitulé *Regia liberalitas*, Alexandre est également choisi pour figurer la libéralité, qualité morale et politique d'une grande efficacité lorsqu'il s'agit d'obtenir l'adhésion du peuple. La largesse et la générosité du roi de Macédoine étaient reconnues au point qu'elles devinrent proverbiales, ainsi que l'explique George Cary (1956 : 366-368). La libéralité permet de gagner non seulement l'amour de ses sujets mais aussi l'honneur :

> OF all the vertues, that doe best beseeme ;
> Heroique valor, and high Maiestie,
> Which sooner love, and Honor winne, I deeme,
> None may compare, with Liberalitie :
> Which well the mightie ALEXANDER knew,
> As by this Impre'se following heere I shew. (1612 : 53)

La munificence montre la noblesse d'esprit de celui qui la pratique et un prince, plus que tout autre, doit l'exercer, comme le souligne Baltassare Castiglione dans son *Livre du Courtisan* (1528) : « [le Prince] devrait également être très libéral et magnifique, et donner à chacun sans réserve, parce que Dieu, comme on dit, est le trésorier des princes libéraux » (1991 : 361). C'est également une qualité que le roi Jacques enseigne à son fils dans le *Basilikon Doron* : « Use trew Liberalitie in rewarding the good, and bestowing frankly for your honour and weale » (Craigie, 1944 : 156-157). Si Alexandre enseigne à Henri la générosité, Hercule figure l'esprit héroïque et vertueux dans *Virtus Romana et antiqua* (1612 : 36) et le prince apprend la charité chrétienne par l'exemple de Prométhée dans *Divina Misericordia* (1612 : 189). C'est donc par le truchement du mythe et de l'allégorie que Peacham enseigne la vertu au jeune prince, le médium emblématique se prêtant particulièrement bien à cette méthode didactique par la conjonction habile de l'image et du texte. Par les exemples bibliques et antiques qu'il choisit de mettre en emblèmes, Peacham enseigne en somme au jeune prince que la vertu est un outil politique efficace puisque c'est par elle que s'établit chez les sujets le lien paradoxal entre soumission et liberté.

Sous le gouvernement d'un bon prince, l'obéissance n'est pas synonyme de servitude, mais bien de liberté. Pour en faire la démonstration, Peacham a recours à l'analogie entre l'État et la famille et souligne qu'une politique fondée sur la bienveillance est d'autant plus efficace que les sujets voient le monarque comme un père qui les aime et œuvre à leur bonheur. Dans plusieurs emblèmes du recueil, comme dans *Pro Regno et Religione*, les bons rois sont considérés par leurs sujets comme des pères protecteurs et aimants : « THE Monarches good, that

doe deserve the name / Of Countrie Parents, by their love and care / Of commonwealth […] » (Peacham, 1612 : 162).

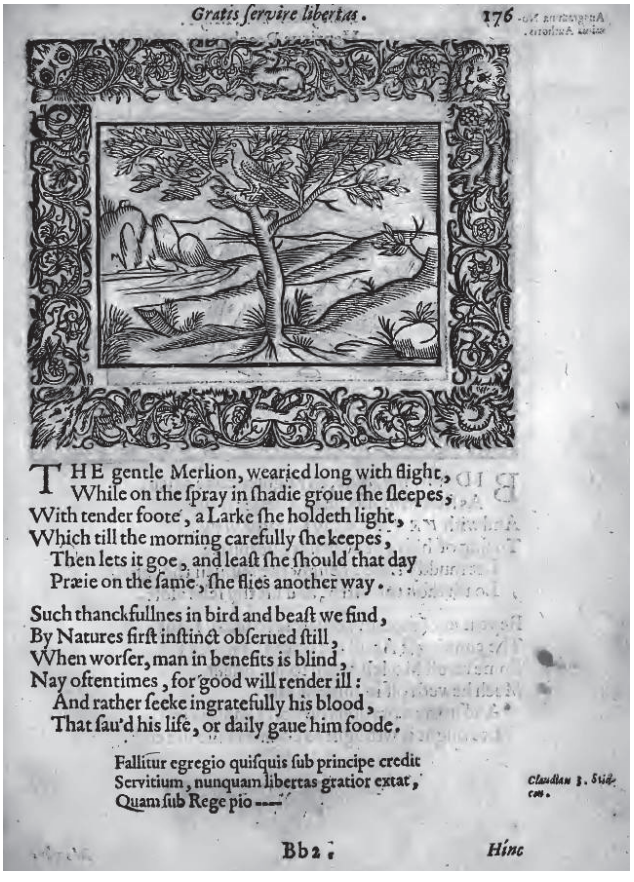
Le roi doit veiller à être aimé de ses sujets car s'il apparaît à leurs yeux comme un père, alors ces derniers se soumettront naturellement à son autorité. Dans l'emblème *Et minimi vindictam* analysé *supra*, la première strophe de l'épigramme donne à entendre la voix du peuple qui déclare se soumettre avec joie à un *pater patriæ* : « WEE doe adore by nature, Princes good, / And gladly as our Parents, them obey […] » (Peacham, 1612 : 144). L'emblémiste montre ainsi au prince ce que les sujets attendent de leur souverain pour qu'ils lui obéissent volontairement et enseigne à Henri comment devenir une figure paternelle. En effet, la monarchie imite et renforce le système patriarcal et, ce faisant, s'assure l'obéissance du peuple selon Lawrence Stone (1977 : 152). Le modèle patriarcal reflète l'idéal d'un ordre à la fois domestique, politique et religieux (Kuller Shuger, 1997 : 218-250) et la famille devient l'extension et le miroir du pouvoir absolu en place (Ariès, 1960 : 397). Ainsi décrite, l'organisation patriarcale de la société révèle tout son potentiel politique car le roi endosse des responsabilités paternelles qui font des sujets des enfants devant respect et obéissance au père. À la lumière de l'analogie entre l'État et la famille ainsi que de la définition de la loi de nature, on comprend mieux pourquoi les sujets obéissent naturellement à un monarque qui agit comme un père car, comme le souligne Robert Filmer dans son ouvrage *Patriarcha* (1680), « if parents be natural magistrates, children must needs be born natural subjects » (Filmer, 1949 : 84).

La soumission naturelle aux bons rois s'inscrit dans le concept plus général d'obéissance volontaire qui constitue à la Renaissance non seulement un enjeu politique majeur mais aussi un idéal vers lequel tendent les rois, comme l'exprime le roi Jacques lui-même : « win all mens hearts to a living and willing obedience » (Craigie, 1944 : 64-65). Peacham enseigne ainsi au jeune héritier les modalités qui rendent possible une soumission volontaire perçue non comme asservissement mais, au contraire, comme liberté. L'emblème *Gratis servire libertas* (ill. 3) (Peacham, 1612 : 176) en donne la démonstration. La *pictura*, adaptée de l'emblème *Fidem servabo genusque* de Camerarius (1677 : 60-61)[4], représente un merle perché sur un arbre et tenant dans ses serres une alouette des champs. Grâce au paratexte, l'emblème prend une forme parabolique car, derrière l'histoire des deux oiseaux qui s'entraident, il faut lire l'idée de l'heureuse cohabitation entre les sujets et leur roi. La citation de Claudien dans la marge de l'emblème établit clairement la distinction entre soumission et liberté en contexte politique : « Fallitur, egregio quisquis sub principe credit / Servitium. Nunquam libertas gratior extat Quam sub rege pio— », « C'est une erreur de croire l'esclavage possible sous un prince vertueux ; il n'y a pas de liberté plus belle que celle dont

4 Chez Camerarius, c'est un faucon qui est représenté et non un merle. Par ailleurs, Peacham choisit de représenter le moment de captivité de l'alouette, alors que chez Camerarius c'est le moment où l'oiseau recouvre la liberté qui est représenté.

on jouit sous un bon roi […] » (Claudien, 1840 : 87). La dimension allégorique de l'emblème suggérée par le paratexte invite le prince à voir l'alouette des champs comme figure des sujets et le merle comme incarnation du roi. Le merle est décrit comme un bon geôlier et les épithètes et adverbes « gentle », « tender » et « carefully » dans la première strophe de la glose montrent que l'alouette entre ses serres n'a jamais été en danger, d'autant moins que le merle finit par la relâcher. La deuxième strophe suggère que la gratitude de l'alouette doit servir d'exemple aux sujets qui doivent reconnaître les bénéfices qu'ils tirent à être sous la tutelle d'un prince nourricier (« daily gave him foode ») :

> Such thanckfullnes in bird and beast we find,
> By Natures first instinct observed still,
> When worser, man in benefits is blind,
> Nay oftentimes, for good will render ill :
> And rather seeke ingratefully his blood,
> That sav'd his life, or daily gave him foode. (Peacham, 1612 : 176)


Gratis ſervire libertas. 176

THE gentle Merlion, wearied long with flight,
While on the ſpray in ſhadie groue ſhe ſleepes,
With tender foote, a Larke ſhe holdeth light,
Which till the morning carefully ſhe keepes,
Then lets it goe, and leaſt ſhe ſhould that day
Præie on the ſame, ſhe flies another way.

Such thanckfullnes in bird and beaſt we find,
By Natures firſt inſtinct obſerued ſtill,
When worſer, man in benefits is blind,
Nay oftentimes, for good will render ill:
And rather ſeeke ingratefully his blood,
That ſau'd his life, or daily gaue him foode.

Fallitur egregio quiſquis ſub principe credit
Seruitium, nunquam libertas gratior extat,
Quam ſub Rege pio ----

Claudian 3. Stil. con.

Bb2 Hinc

Ill. 3 : *Gratis servire libertas*, Livre II, p. 176, Henry Peacham, *Minerva Britanna*, Londres, 1612. Reproduction avec l'aimable autorisation de Timothy Billings.

La description du merle qui nourrit l'alouette, ainsi que la référence au sang dans les derniers vers de la glose, sont un écho au pélican comme symbole de piété et du sacrifice du Christ. Le merle pourrait donc être à la fois la figure du Christ tout comme celle du bon roi, rappelant la topique du sacrifice christique des rois. *Gratis servire libertas* sugère en somme que le gouvernement d'un bon roi n'est pas liberticide mais, au contraire, protège et subvient aux besoins des sujets. En se soumettant volontairement à leur monarque, les sujets sont non seulement libres mais ils suivent également la loi de Dieu, dont le roi est le représentant. Le *motto* de l'emblème *Gratis servire libertas* [La liberté est l'esclave de la grâce] semble ainsi faire écho à l'expression de Saint Augustin *Deo servire vera libertas est* qui définit la véritable liberté comme soumission à Dieu. L'intertexte augustinien, associé à la lecture allégorique de l'emblème, semble suggérer que la soumission à un souverain vertueux est non seulement compatible avec la liberté mais s'inscrit également dans l'éthique chrétienne.

La réflexion de l'emblémiste sur l'obéissance volontaire pourrait faire allusion à l'essai d'Étienne de La Boétie, le *Discours de la servitude volontaire* (1576) que Peacham avait peut-être lu. Pour La Boétie, le système monarchique, qu'il soit tyrannique ou non, est liberticide : peu importe si les rois parviennent au pouvoir par la force, l'élection ou la succession, « toujours la façon de régner est quasi semblable » (1835 : 15), et le résultat est toujours l'annihilation de la liberté des sujets. Dans *Minerva Britanna*, Peacham prend le contrepied de La Boétie et, s'il dénonce les abus du pouvoir et semble appeler subrepticement à limiter les pouvoirs absolus des monarques, il reste toutefois un fervent défenseur du régime monarchique comme meilleure forme de gouvernement pour le peuple. L'auteur ne remet jamais en cause ni la hiérarchie sociale ni la monarchie comme forme naturelle de gouvernement. Henry Peacham était un monarchiste convaincu et il enseigne au jeune Henri à devenir un roi juste et bon, garant de la stabilité civile et politique du royaume. En 1639, alors que trois monarques[5] se sont succédé de son vivant, il affirme son soutien indéfectible à la monarchie dans son traité *The duty of all true subjects to their King and also to their Native Country*.

En somme, Peacham, qui exerçait des fonctions de précepteur par ailleurs, se propose d'éduquer le prince héritier Henri sur des sujets éthiques et politiques en transposant en images certains passages du *Basilikon Doron* du roi Jacques. La principale démonstration de l'auteur concerne les conditions requises pour un gouvernement qui œuvre pour le bien commun et qui peut obtenir l'obéissance volontaire des sujets. Les emblèmes, qui assemblent des matériaux de sources diverses, agissent tantôt en apologues où les animaux sont moralisés, tantôt en paraboles bibliques, ou encore en *exempla* antiques et usent de l'analogie et de diverses stratégies énonciatives pour assurer la transmission des enseignements prodigués. La diversité des moyens didactiques mis en œuvre, conjuguée à la

5 Peacham (1578-1644) vit ainsi la fin de règne d'Élizabeth I^re^ (1558-1603), le règne de Jacques I^er^ (1603-1625) et de son fils, Charles (1625-1649).

superposition de deux codes sémiotiques, visuel et textuel, assurent l'éducation du prince Henri sur des questions d'éthique et de politique d'une façon efficace. Les conseils de l'emblémiste ne sont pas seulement théoriques mais reposent sur l'expérience qu'un sujet peut avoir de la monarchie. La position de Peacham, homme du peuple habitué aux difficultés financières et artiste qui navigue dans les cercles proches du pouvoir, lui confère le privilège de révéler au prince un autre point de vue, celui du peuple. Ce faisant, Peacham adopte une perspective inédite dans la mesure où, contrairement aux miroirs aux princes traditionnels, il insiste moins sur les stratégies que les monarques doivent mettre en place pour gouverner le peuple que sur les qualités attendues d'un bon roi afin que ses sujets l'aiment et lui obéissent volontairement. La transposition emblématique de leçons politiques montre que le secret d'un pouvoir durable réside dans l'adéquation entre les attentes du peuple et les actions du monarque.

Références

• ALCIAT, A. (1615) : *Les Emblèmes* [1531], trad. Lefevre J., Cologne, Jean de Tournes.
• ARIÈS, Ph. (1960) : *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon.
• LA BOÉTIE, É. de (1835) : *De la servitude volontaire ou le Contr'un* [1576], Paris, Paul Daubrée et Cailleux.
• CAMERARIUS, J. (1677) : *Symbolorum et Emblematum : Centuriæ quatuor* [1590-1607], Mayence, Ludovic Bourgeat.
• CARY, G. (1956) : *The Medieval Alexander*, Cambridge, Cambridge University Press.
• CASTIGLIONE, B. (1991) : *Le livre du Courtisan* [1528], trad. Chappuys G., Paris, GF Flammarion.
• CHARDIN, J.-J. (2020) : « Des animaux et des hommes dans l'emblématique de l'époque moderne », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare 38*. https://doi.org/10.4000/shakespeare.5538.
• CLAUDIEN (1840) : *Œuvres complètes*, trad. Trognon A., Paris, Panckoucke.
• COMPAGNON, A. (2016) : *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil.
• CRAIGIE, J. (1944) : *The Basilikon Doron of King James VI* [1599], Édimbourg, William Blackwood and Sons.
• DUCROT, O. (1985) : *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
• ÉRASME (2016) : *L'éducation du Prince chrétien ou L'art de gouverner* [1516], trad. Greminger A.-M., Paris, Les Belles Lettres.
• FILMER, R. (1949) : *Patriarcha and other political works* [1680], Oxford, Basil Blackwell.

• FOUCAULT, M. (2005) : *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.
• GRAFTON, A. (2016) : *Canonical Texts and Scholarly Practices : a global comparative approach*, Cambridge, Cambridge University Press.
• JEHL, É. (2018) : « Le motif du cœur dans l'emblématique anglaise de dévotion au XVIIe siècle », thèse de doctorat, Strasbourg, Université de Strasbourg.
• JUVÉNAL (1803) : *Satires*, trad. Dusaulx J., Paris, Crapelet.
• KULLER SHUGER, D. (1997) : *Habits of Thought in the English Renaissance*, Toronto, University of Toronto Press.
• MACHIAVEL, N. (1998) : *Œuvres*, trad. Bec C., Paris, Laffont.
• MÉNESTRIER, C.-F. (1662) : *L'art des emblèmes*, Lyon, Benoît Coral.
• PEACHAM, H. (1612) : *Minerva Britanna*, Londres, Walter Dight.
• PEACHAM, H. (1639) : *The duty of all true subjects to their King and also the their Native Country*, Londres, E. P.
• PLINE LE JEUNE (1829) : *Lettres*, trad. Sacy M., Paris, Panckoucke.
• QUINTE-CURCE (1861) : *Œuvres complètes*, trad. par Trognon A, Paris, Garnier frères.
• RICKEY, M., STROUP Th. (1968) : *Certaine Sermons or Homilies : Appointed to be Read in Churches in the Time of Queen Elizabeth I, 1547-1571*, Gainesville, Scholars' Facsimiles & Reprints.
• SEGOND, L. (1910) : *La Sainte Bible*. https://saintebible.com/ (accès le 5 février 2022)
• SÉNÈQUE (1834) : *Tragédies*, trad. Greslou E., Paris, Panckoucke.
• SEZNEC, J. (2011) : *La survivance des dieux antiques : essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance* [1940], Paris, Flammarion.
• STONE, L. (1977) : *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, Londres, Harper Row.
• VALERIANO, G. P. (1576) : *Commentaires Hieroglyphiques ou images des choses* [1556], trad. Chappuys G., Lyon, Barthélémy Honorat.
• WHITNEY, G. (1866) : *A Choice of Emblemes and Other Devises* [1586], Londres, Lowell Reeve & Company.
• XÉNOPHON (1873) : *Œuvres complètes*, Paris, Hachette.
• YOUNG, A. (1998) : *The English Emblem Tradition: Henry Peacham's Manuscript Emblem Books*, vol. 5, Toronto, University of Toronto Press.